

Le temps et l'espace m'ont manqué pour rendre un compte rendu détaillé du concert que le célèbre John Field a donné le dimanche, 25 décembre dernier au Conservatoire de musique. Néanmoins, avant de parler de celui qui vient d'avoir lieu dans les salons de M. Pape, je dois revenir au premier, sûr de rappeler à tous ceux qui y ont assisté d'agréables souvenirs. Je le fais d'autant plus volontiers qu'au Conservatoire Field était accompagné de l'orchestre complet, circonstance qui n'est pas indifférente pour le musicien. De même que Paganini, Field n'est pas moins remarquable par ses compositions que par son jeu. C'est un double plaisir qu'il nous procure; c'est une double étude à laquelle nous devons nous livrer. Je ne m'arrêterai qu'aux principaux morceaux de cette première séance.

Comme pianiste, Field ne peut être comparé à aucun de ses rivaux, je veux dire quant au genre et à la méthode. Il n'a aucun système adopté, il n'est d'aucune école, ni de celle de Dussek, ni de celle de Clémenti, ni de celle de Steibelt. Field est Field. C'est un talent natif et original. Tous les procédés ordinaires de mécanisme semblent disparaître dans sa manière de jouer. Elle est pleine de laissé-aller et de bonhomie spirituelle. Avec cela une précision et un aplomb surprenants; une grâce et une coquetterie exquises. Field s'asseyait tout bonnement à son piano, comme au coin de son feu. Il n'affecte aucune de ces attitudes préparées, aucun de ces gestes d'apparat, genre dans lequel excellent un si grand nombre de nos artistes. Dès les premières mesures, on serait tenté de trouver sa main pesante. Puis tout à coup son jeu devient agile, délicat et d'une netteté incroyable dans les traits de la plus extrême volubilité. Il s'anime peu. Tranchons le mot: il est froid, mais cette froideur est dans la nature de son talent; elle en est une condition. Avez-vous jamais rencontré un de ces bons bourgeois, sans souci, dont les manières lourdes et familièrement rondes vous ont d'abord déplu, mais qui ont fini par vous captiver par une causerie remplie de charme, une érudition agréable et variée, un tour d'esprit fin et piquant, une raillerie ingénue, qui relèvent si singulièrement leur simplicité? Voilà Field.

En faisant ainsi le portrait de Field, j'ai donné une idée de sa musique, laquelle doit reproduire son individualité, s'il est vrai, comme on l'a dit tant de fois et à tout propos, que *le style est l'homme* ou, si l'on veut, *l'expression de l'homme*. Tantôt bizarre, gothique dans ses contours, tantôt élégante et fraîchement parée, tantôt svelte et capricieuse, la musique de Field est une musique de fées. Mais elle ne se distingue pas moins par l'instrumentation que par l'abondance et la nouveauté du chant. L'instrumentation a longtemps été considérée comme une partie très-subalterne dans les concertos. Toute l'attention se portait sur l'instrument principal. Cependant de grands symphonistes qui, en même temps, étaient des virtuoses célèbres, tels que Beethoven, ont su tirer un très-heureux parti de l'emploi fait avec discernement des divers accens de l'orchestre et des effets des instruments à cordes et des instruments à vent, habilement ménagés, dans l'accompagnement des solos. Sous ce rapport, les concertos de Beethoven, de Paganini et de Field doivent être rangés à part. Ainsi, comme dans le concerto exécuté par ce dernier au Conservatoire, on est tout étonné d'entendre au milieu d'un pianissimo un éclat de trompettes qui produit un effet inattendu, étrange, parce qu'il n'a rien de terrible et qu'il

semble au contraire une voix lointaine qui plane dans les airs. Ailleurs. le compositeur transportera le chant dans l'orchestre, tandis que d'une seule main il fera souvent entendre une espèce de cadence qui n'est pas un second chant, mais plutôt un accompagnement obligé du résultat le plus heureux. Il faut pour cela une connaissance approfondie de l'art, et ce génie de combinaison qui devine des effets inconnus, et qui est le partagé d'un très petit nombre d'artistes.

Les morceaux les plus importants qui, avec ceux de Field, ont rempli la séance du Conservatoire, sont l'ouverture de *la Flute enchantée* [*Die Zauberflöte*] et le quintette de Mayseder en *mi bémol*. Cet ouvrage, qui est aussi un espèce de concerto, a été admirablement exécuté par M. Tilmant. Ce jeune artiste est plein de chaleur et de verve; son jeu est large et nourri, et son jeune frère, violoncelliste très distingué, l'a accompagné avec un talent auquel sa timidité porte tort quelquefois. Le quintette de Mayseder est d'une facture riche et hardie. L'adagio en *la bémol* a pour motif le trait d'accompagnement des violoncelles dans les couplets de Mathilde de *Guillaume Tell* qui sont aussi écrits en *la bémol*. Il y a dans le trio du Scherzo quelques mesures d'une harmonie fantastique et d'un effet insaisissable: on dirait des cloches qui carillonnent dans des tons inappréciables. Le finale n'est pas inférieur aux morceaux précédents, mais il se termine par une suite harmonique si bizarre qu'on ne peut découvrir quelle a été la pensée de l'auteur.

M. et M^{me} Boulanger-Kunzé ont chanté le duo de *Zampa*. Celui dont nous déplorons aujourd'hui la perte, et dont les dépouilles, à l'heure où nous écrivons, viennent d'être déposées à côté des cendres de Méhul, Hérold, était là, portant dans son sein le mal qui nous l'a si prématurément enlevé. C'est probablement la dernière fois qu'il a entendu ce fragment du bel ouvrage qui a précédé le *Pré aux clercs*, son chant du cygne'.

Mais revenons à Field et à son second concert. Jamais les beaux salons de M. Pape n'avaient offert une réunion plus nombreuse et plus brillante. C'est que les noms du pianiste de Saint-Pétersbourg, de Drouet, de Baillot ont une puissance magique. Cependant, quelque remarquable qu'ait été cette soirée, quelque talent que le virtuose ait déployé dans les quatre morceaux qu'il a fait entendre, j'avoue que l'impression qui m'en est restée n'est pas comparable à celle qu'il avait produite sur moi au Conservatoire. D'ailleurs, j'avais aussi à me défendre des souvenirs de la séance de la veille, dont je vais parler à l'instant. Ajoutez à ceci l'absence de l'orchestre dont Field tire un parti si délicieux, et l'inconvénient qui résultait de la place que j'occupais trop près du pianiste, et que plus d'un amateur m'aurait sans doute enviée. Cette proximité et la vue du mécanisme sont peu propres à l'illusion et peu favorables à juger une musique aérienne, et qu'il faut entendre à distance.

Néanmoins le thème suave que Field a intercalé dans son concerto, et son quintette, sont des morceaux ravissants et dans l'exécution desquels son talent ne s'est jamais montré inférieur à lui-même. Il a constamment excité dans l'auditoire les plus vifs applaudissements. Mais un

enthousiasme frénétique a accueilli les airs que M. Drouet a joués sur la flûte. Il faut entendre cet artiste pour se faire une idée de la puissance de cet instrument entre les mains d'un homme qui semble destiné à en multiplier les ressources. L'habileté, l'aisance, la netteté avec lesquelles il a surmonté les difficultés inouïes des variations sur le chœur des chasseurs de *Freychutz* [*Freischütz*], tiennent du prodige. Je suis fâché seulement que M. Drouet ait dénaturé l'harmonie de cette musique si originale. Il a exécuté ce morceau à deux parties distinctes, l'une qui faisait entendre le chant, l'autre des batteries ou des arpèges rendus avec une prodigieuse volubilité. D'autres peuvent le disputer à M. Drouet pour la beauté du son et la manière de chanter, mais il n'a point de rival dans l'art de vaincre les difficultés. M. Baillot a rendu admirablement son air varié. Il est juste de dire que cet air est l'un des meilleurs de notre grand violoniste. M^{me} Drouet et M. Richelmi se sont fait également très applaudir dans les morceaux qu'ils ont chantés. Un duo de Dussek pour piano et violon, exécuté par Field et Baillot, a couronné cette belle séance.

Samedi dernier, M. Dietz, facteur de pianos, avait réuni chez lui tout ce que Paris renferme de jeunes talents. On devait y entendre le fameux septuor de Hummel, joué par Liszt et par six artistes de l'Opéra. Les petits Eichhorn ont ouvert la séance sur leurs petits violons par de nouvelles variations sur la marche de *Moïse*, qu'ils ont exécutées avec leur à plomb enfantin qui semble ignorer les difficultés. M^{me} Damoreau a chanté avec sa perfection ordinaire un air italien et le duo de la *Dame Blanche* avec Lafont. Enfin, Litz [Liszt] a paru au piano. Le septuor, œuvre magnifique d'inspiration et d'art, est venu faire pâlir tout ce dont il était précédé et suivi. C'est grand, c'est fort, c'est hardi, c'est souvent gracieux, c'est original, c'est beau! Mais Litz [Liszt]! comment caractériser un pareil phénomène! Rien ne l'arrête, rien n'entrave sa marche; ce ne sont pas ses mains qui jouent du piano, mais bien sa pensée, son âme, son cœur. Ses doigts obéissent à son inspiration, comme les touches du piano obéissent à ses doigts. Il bondit sur le superbe instrument, il pleure, il sanglote, il succombe et se relève fier; il rêve et soupire, se passionne jusqu'à la frénésie, se prosterne dans une contemplation religieuse; joue et folâtre comme un jeune tigre, puis vous éblouit jusqu'à en perdre la vue, vous fascine, vous écrase, et vous jette en finissant un coup de foudre comme pour achever la consternation où vous plonge son génie. Oui, génie et non pas talent. Il faut le voir, il faut l'entendre, il faut suivre son œil humide cherchant dans la foule l'œil sur la sympathie duquel il compte, le cœur dont il sait être compris. Pendant qu'il frémissait comme la pythonisse sur son trépied, ses regards se portaient presque constamment sur un jeune artiste. Avons-nous besoin de dire que cet artiste était Hector Berlioz? L'exécutant ne pouvait pas mieux s'adresser: Berlioz était l'écho qu'il fallait à Litz [Liszt]. Aussi, à peine le dernier accord était-il frappé, que le pianiste tremblant, pantelant d'émotion, s'est élancé au cou de son ami, et celui-ci lui répétait en l'embrassant: «*Oh! mon cher sublime! que je vous aime!!*» *Cher sublime* est le mot; il exprime tout ce que l'artiste ressentait, et nous le comprenons.

Après cette brûlante éruption musicale, il nous a fallu écouter un trio de M. Fétis. «*Etait-il pale? — Oh! très pale!*» (*Hamlet*, 1^{er} acte.)

A propos de M. Fétis, nous nous proposons de parler de son deuxième concert historique. Mais *la Quotidienne* qui, sur sa demande, a inséré son annonce, n'a pas reçu les billets malgré la promesse qui lui en avait été faite. Si ceci n'est pas une négligence de l'employé de M. Fétis, on pourrait croire que M. le professeur n'aime pas qu'on parle de ses concerts mais qu'il aime bien qu'on les annonce.

Nous terminerons cette revue musicale par un extrait d'une lettre qui nous a été adressée d'Allemagne:

«*Robert le Diable* fait son tour d'Allemagne avec le plus grand bonheur. Vous connaissez probablement déjà tout le succès qu'il a obtenu cet été à Berlin et qui a valu à son auteur la nomination de maître de chapelle du roi de Prusse. Depuis un mois on donne cet ouvrage à Hambourg avec un véritable succès de vogue qui augmente à chaque représentation. On écrit que l'exécution musicale en est très remarquable. Parmi les chanteurs, on cite surtout Mme. Walker et M. Albert, qui ont produit un véritable enthousiasme dans les rôles d'Alice et de Robert. Les théâtres d'Aix-la-Chapelle et de Cologne ont essayé aussi d'aborder cet opéra, tentative au-dessus de leurs forces. Mais la plus grande épreuve à laquelle on puisse soumettre une œuvre dramatique, *Robert le Diable* vient de la subir à Francfort. Le jour de Noël, l'ouvrage complet, y compris les récitatifs et les airs de danse, a été exécuté en symphonie. Malgré cette forme peu dramatique, la musique a été vivement applaudie.»

LA QUOTIDIENNE, 24 janvier 1833, p. 1

Journal Title: LA QUOTIDIENNE
Journal Subtitle: None
Day of Week: jeudi
Calendar Date: 24 JANVIER 1833
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 24
Pagination: 1
Title of Article: REVUE MUSICALE.
Subtitle of Article: *CONCERTS. — Concert de M. Field au Conservatoire. — Concert dans les salons de M. Dietz. — Concert de M. Field chez M. Pape. — ROBERT-LE-DIABLE en Allemagne.*
Signature: J. D'O.....
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: None